MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 58 (1959), p. 49-72

Werner Vycichl

Nouveaux aspects de la langue égyptienne.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOUVEAUX ASPECTS DE LA LANGUE ÉGYPTIENNE[1]

PAR

WERNER VYCICHL

Introduction

Les études que je me suis proposé de présenter ici s'écartent volontairement des méthodes traditionnelles de la philologie égyptienne, lesquelles reposent, en principe, sur les travaux de K. Sethe, notamment sa thèse *De Aleph prosthetico in lingua aegyptiaca verbi formis praeposito* (1892) et les trois volumes de son *Verbum* (1899-1902), dont nul ne conteste le mérite. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que nos connaissances se sont considérablement étendues au cours des six décades qui se sont écoulées depuis la conception de ces travaux. Je me bornerai à citer les nouvelles inscriptions et les nouveaux papyrus que l'on a découverts ainsi que deux nouveaux dialectes coptes, l'analyse des transcriptions cunéiformes et de l'orthographe syllabique, l'étude de la prononciation traditionnelle du copte, la comparaison linguistique de l'égyptien avec les langues sémitiques et chamitiques, etc. : dans tous ces domaines, des matériaux inédits sont venus enrichir notre science. On conçoit donc parfaitement que les deux ouvrages précités ne soient plus tout à fait à jour. Voici, à titre d'exemple, cinq cas où il apparaît clairement que le système établi par Sethe doit être révisé à fond :

a) Sethe reconstruit, à partir du copte, toutes les formes nominales et verbales de l'égyptien avec deux voyelles pleines : *a* et *i*. De plus, il connaît

[1] Communication faite au XXIV[e] Congrès des Orientalistes à Munich, le 3 septembre 1957 : *Rezente Forschungen in ägyptischer Sprachwissenschaft* (*Vokalisation, Funktion, Syntax*).

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

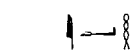
une troisième voyelle correspondant à l'*e* muet du français (*ĕ*). Il manque, dans son système, la voyelle *u* (francais *ou*), que l'on devrait s'attendre à rencontrer en égyptien, à l'instar du berbère (à l'Ouest de la vallée du Nil) ou du sémitique (à l'Est). En supposant une répartition égale des trois voyelles pleines, on arrive à la conclusion, qu'environ le tiers des reconstructions de Sethe sont fausses [1].

b) Sethe assigne à l'accent « dynamique » une place déterminée. L'adjonction du même suffixe produit, selon lui, toujours le même résultat. Néanmoins, cette règle n'a rien d'absolu. La terminaison *-y* de l'adjectif nisbé a disparu en copte (ⲥⲙⲛⲧ « occidental » *ymn.t-y*), tandis que celle du duel, également *-y*, survit (ⲥⲛⲧⲉ « deux » *sn.t-y*). Un mot *ḥꜣ.t-y-w* se prononce en copte :

— ϩⲉⲧⲉ (A.), ϩⲉ-ϯ (F.) « cœurs » (pl.);
— ϩⲧⲏⲩ (A.), ϩⲧⲟⲩ (F.) « leur cœur » (sg.).

Ces exemples prouvent que les terminaisons n'étaient nullement identiques : la « masse » de la désinence du duel était sans doute plus grande que celle de l'adjectif nisbé et tel était le cas pour la terminaison de la 3e personne du pluriel (suffixe possessif) — qui déplaçait l'accent du mot — ce qui n'était pas le cas au pluriel.

c) Sethe transcrit l'hiéroglyphe du « roseau fleuri » , selon le copte, tantôt par *i*, tantôt par *y*. Ce procédé me semble arbitraire car, bien souvent, les dialectes coptes ne sont pas d'accord sur la conversation ou l'amuissement de cette consonne :

 « lune » : ⲟⲟϩ (S.), ⲓⲟϩ (B.),

 « larme » : ⲣⲙⲉⲓϩ (S.), ⲉⲣⲙϩ (B.);

D'après le ṣaʿīdique, il faudrait transcrire *iʿḥ* et *rmy-y.t;* d'après le bohai-

[1] C'est seulement dans un travail postérieur que Sethe examine quelques transcriptions cunéiformes contenant une voyelle *u* (*ou*) : *Die Vokalisation des Ägyptischen,* in *ZDMG* 77 (1923), 145-207.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

rique, au contraire, *yʿḥ* et *rmi-y.t.* A mon avis, seules les formes *yʿḥ* et *rmy-y.t* sont anciennes.

d) Sethe a reconnu l'influence qu'exerce la consonne ʿ*ain* sur la qualité d'une voyelle brève qui la précède. Pourquoi cette influence ne joue-t-elle pas dans le cas de ⲟⲟϩ (S.); ⲓⲟϩ (B.) qui reposent sur une forme **yaʿḥĕw?* On devrait s'attendre, dans ce cas à *ⲁⲁϩ (S.), *ⲓⲁϩ (B.) comme on a ⲥⲁⲁⲛϣ (S.), ϣⲁⲛϣ (B.) « nourrir » issus de **saʿnĕḥ.*

e) Sethe interprète la forme de ⲕⲏⲙⲉ « Égypte » comme *Kēmĕt* « (la terre) noire », provenant de *k-m-n* « être noir » = ⲕⲙⲟⲙ (S.). On se demande où est passé le deuxième *m*, qui apparaît pourtant dans ⲕⲙⲏⲙⲉ (S.) « noirceur ». Également ⲟⲩⲏⲣ « grand » est issu d'une racine *w-r-r* et ϩⲓⲙ (S.) « est chaud » provient d'un verbe *ḫ-m-m*, en arabe *ḥumm.*

Ces problèmes montrent qu'il y a encore bien des cas à éclaircir dans la phonétique et la grammaire égyptiennes. Un certain nombre, en tout une vingtaine, seront traités ci-après.

§ 1. — Les voyelles longues. — Première série

Les voyelles ⲱ, ⲓ, ⲏ du copte étaient bien longues (*ō*, *ī*, *ē*). Toutefois, il est intéressant de constater qu'elles correspondent, en sémitique, non à des voyelles longues, mais à des *brèves*, à savoir *ă*, *ĭ*, *ŭ* (français *ou*). Ces correspondances ressortent du tableau suivant :

	ÉGYPTIEN	COPTE (S.)	STRUCTURE	SÉMITIQUE
	—	—	—	—
a)	*k-ꜣ-m*	ϭⲱⲙ	**kāꜣĕm*	*karm* (ar.) « vigne »
	r-m-s	ⲣⲱ̃ⲯ	**rāmĕs*	*ramaṯ* (ar.) « navire »
	m-w-t	ⲙⲟⲩⲟⲩⲧ	**māwĕt*	*mawt* (ar.) « mort »
	q-d-f	ⲕⲱⲧⲫ	**qādĕf*	*qaṭf* (ar.) « cueillir »
b)	*z-f-t*	ⲥⲓⲫⲉ	**zīfĕt*	*zift* (ar.) « poix »
c)	*ć-n-w*	ⲧⲏⲛⲟⲩ	**ćūnew*	*kunū* (akk.) « vous »

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La structure du mot désignant la « vigne » se déduit des formes coptes : sg. ϭⲱⲙ *kāʾĕm*, pl. ϭⲟⲟⲙ (c'est-à-dire **kaʾm*, plus désinence du pluriel). La vocalisation de *r-m-s* nous est conservé dans un conte grec connu sous le nom de « Songe de Nectanebô » (Wilken, *Urkunden der Ptolemäerzeit* I, 1927, p. 369). Une graphie *z-f-t* n'est pas attesté en égyptien, du moins à ma connaissance. Il est néanmoins probable qu'une telle forme ait existé dans cette langue, car nous pouvons la reconstruire d'après le copte; le kabyle, en Algérie, connaît la forme *ṯizĕfṯ* issue de *ṯa-zifṯ* « poix »[1]. Le fait que ⲏ corresponde, dans ⲧⲏⲛⲟⲩ, à une voyelle *u* (français *ou*) paraît surprenant. Il semble pourtant qu'il s'agisse d'un développement normal. Le nom de nombre ⲙⲏⲧ « dix » a bien été transcrit en cunéiforme par *mu-ṭu*. Les nombreux cas dans lesquels ⲟ alterne avec ⲏ (ⲁⲃⲟⲧ « mois », pl. ⲁⲃⲏⲧ, ⲧⲃ̄ⲛⲏ « animal », pl. ⲧⲃ̄ⲛⲟⲟⲩⲉ) laissent penser à une opposition *o : ö* (français *eu*, suédois *ø*, allemand *ö*). La prononciation traditionnelle du copte[2] (Nagāda, Zeinīya, Aḫmīm, etc.) a conservé les formes ⲙⲏⲧ *mäḍ* « dix », ⲑⲏⲛⲟⲩ *tānu* « vous », ⲧⲉⲃⲏⲏ *ḍabnä* « animal » contre ⲛⲏⲃ *nīb* « seigneur », ⲣⲏⲥ *rīs* « Sud », ⲁⲙⲏ *amī* « viens ! » (f.). Il ressort de cette tradition qu'il y avait deux sons en copte qui se cachaient en ⲏ, à savoir le son de l'*eu* français (aujourd'hui *ä*, comme en anglais : *man*) et *ē* (français *é*).

Les reconstructions du type *kāʾĕm* n'appartiennent pas à l'ancienne langue. Pour cette période-là, il faut compter avec des formes se rapprochant davantage du sémitique (*kaʾm, ramas, mawt, qadf, zift*). Ces formes se terminaient probablement par une voyelle [3].

L'insertion d'une voyelle auxiliaire devrait probablement faciliter la prononciation des deux consonnes finales après la chute de la voyelle. L'allongement de la voyelle principale s'est vraisemblablement produit à la pause, en fin de la phrase (hébreu : *ʾäräṣ* « terre », forme « pausale » *ʾāräṣ*). En égyptien, les formes « pausales » se sont généralisées et ont éliminé les autres.

[1] Vycichl, *Der Umlaut in den Berbersprachen Nordafrikas*, in *WZKM* LII (1955), 304-325, p. 321, n. 20.

[2] William H. Worrel and W. Vycichl, *Popular Traditions of the Coptic Language*, University of Michigan Studies, Humanistic Series, XLVI (1942), 297-354.

[3] Voir § 7.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

§ 2. — Les voyelles longues. — Deuxième série

Si ⲱ, ⲓ, ⲏ étaient primitivement brèves, quelles étaient alors les voyelles longues de l'égyptien? Le tableau suivant les indique :

	ÉGYPTIEN	COPTE	STRUCTURE	SÉMITIQUE
	—	—	—	—
a)	*g-r-w*	ⲕⲟⲩⲣ (B.)	**gārrĕw*	[néant] « muet »
b)	*ḥ.t-y-f*	ϩⲧⲏⲫ (S.)	*[*ḥ.*]*t-īyĕf*	*-īy-* « cœur »
c)	*ḥ-ym.t*	[ⲥ]ϩⲓⲙⲉ (S.)	**ḥayūm.a.t.*	[néant] « femme »

Le féminin de ⲕⲟⲩⲣ est ⲕⲁⲩⲣⲓ, ce qui rappelle les noms de l'ogdoade d'Hermoupolis transcrits dans le papyrus magique de Londres et de Leide : Ἀμοῦν et Ἀμαῦνι, Χοῦχ et Χαῦχι. Dans le cas de ϩⲧⲏⲫ, il s'agit de la terminaison des adjectifs nisbés. La forme [ⲥ]ϩⲓⲙⲉ s'explique par **ḥĕyūmĕ.t*, pl. **ḥĕyŏm*[*w*]*ĕt* (ϩⲓⲟⲙⲉ). L'opposition ⲓ : ⲟ dénonce un ancien *ū* (français *ou*).

Les voyelles longues de la deuxième série peuvent alterner avec les diphtongues correspondantes, notamment devant les désinences du féminin et du pluriel :

ⲟⲩ : ⲁⲩ — ⲕⲟⲩⲣ (B.) « muet », f. ⲕⲁⲩⲣⲓ, ϫⲁⲙⲟⲩⲗ (B.) « chameau », f. ϫⲁⲙⲁⲩⲗⲓ ;

ⲏ : ⲁⲓ — ⲛ̄ⲧⲏⲣ (S.) « dieux » à côté de ⲛ̄ⲧⲁⲓⲣ (S.), ⲥⲟⲛ « frère » forme un pluriel ⲥⲛⲏⲩ et ⲑⲓⲟⲙ « mer » (S.) forme ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ (-ⲏⲩ : ⲁⲓⲟⲩ) ;

ⲓ : ⲟⲓ — le mois  « choiak » (cunéiforme *ku-iḫ-ku*, nom d'un vase) s'appelle ⲕⲓⲁϩⲕ (S.) et ϫⲟⲓⲁⲕ (B.).

La diphtongue ⲁⲩ se trouve dans certains pluriels, par ex. ⲙ̄ⲕⲁϩ « peine, souci », pl. ⲙ̄ⲕⲁⲩϩ (forme **maqāḥ*, ensuite **mĕqăḥ*, pl. **maqāḥ-ū*), aussi ϭⲁⲗⲟϭ « pied », pl. ϭⲁⲗⲁⲩϭ, à mon avis une expression d'argot (**kallāk*, ensuite **kallăk*, pl. **kallāk-ū*), comp. *maššāye* « marcheuse » (f. à cause

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de *rigl.* f.) dans l'argot des Mesālīb, entendu en 1935 à Louxor. La terminaison ⲁⲓⲟⲩ de ⲡⲥ̄ⲧⲁⲓⲟⲩ (S.) «90» et de ⲥⲟⲃⲧ (B.), pl. ⲥⲉⲃⲟⲁⲓⲟⲩ «murs» correspond à un ancien groupe *-ī-ū* (français *-i-ou*).

Observation. — Comme on voit, les deux voyelles ⲏ et ⲓ ont eu une double valeur, *ē* et *ī* ou *ō* et *ū*. La prononciation traditionnelle du copte nous renseigne en général sur la valeur de ⲏ. ⲛⲏⲃ «seigneur» se prononce *nīb*, et ⲁⲙⲏ «viens» (f.) est *amī;* mais ⲟⲩⲱϣ «nuit» est *ušä*. Toutefois, cette source n'est pas dans tous les cas sûre, car on prononce ϥⲣⲏ *ébrä* «le soleil» bien que ce mot ait comporté un *ī* (cunéiforme *Rīa*); dans certains cas on a voulu différencier des mots semblables (ⲱⲏⲣⲓ : *šīri;* ⲱⲉⲣⲓ : *šāri*). Les groupes ⲏⲓ et ⲏⲟⲩ sont toujours prononcés *ay* et *äw*. De plus, la tradition hésite dans certains cas.

§ 3. — La vocalisation de  *Km.t* «Égypte»

L'expression *Km.t* désigne primitivement la terre «noire» des alluvions du Nil par opposition à *t3 dšr* le «pays rouge» ou le désert. Le terme *Km.t* laisse supposer, en raison de son genre grammatical (f.), l'existence d'un nom de la terre qui aurait été féminin aussi, comme l'arabe *ʾarḍ* et le berbère *tamurt*. L'opposition entre la terre «noire», le long du fleuve, et la terre «rouge» du désert est bien établie par le parallèle que nous fournit le *somali*, lequel connaît également ces désignations.

Toutefois, la dérivation de *Km.t*, copte ⲕⲏⲙⲉ (S.), ϫⲏⲙⲓ (B.), pose un problème de phonétique, car les mots égyptiens et coptes ne montrent qu'un seul *m*, alors que l'égyptien en possédait certainement deux. Le verbe apparenté est *k-m-m*, en copte ⲕⲙⲟⲙ (S.), ϫⲙⲟⲙ (B.). La vocalisation traditionnelle **Kēmĕt* ne montre qu'un seul *m*.

Il semble qu'à une certaine date les géminations de l'égyptien étaient compensées par l'allongement de la voyelle précédente. C'est ainsi que nous arrivons de **Kumma.t* ou **Kömma.t* à **Köme*, car telle était la prononciation selon la forme copte ϫⲏⲙⲓ *Kāmi, Kämi*. Voici encore quelques cas analogues : ⲕⲏⲙ (S.), (pseudoparticipe) «noir» provient de **kömmĕy*, **köměy;* l'adjectif ϫⲏⲙ dans ⲁⲣϫⲏⲙⲓⲥ «Horus le Noir» était **kömmo*, * *köm*, comme

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ⲟⲩⲏⲣ «grand», copte ⲟⲩⲏⲣ, est **wörr, wörr*. Le féminin ⲟⲩⲏⲣⲉ (dans ⲉⲥⲟⲩⲏⲣⲉ «Isis la Grande») remonte à **wörra.t, wöre* et ⲡⲓⲛⲏ «son nom» s'explique par **rinnĕf,* rīnĕf*. Aussi ⲕⲟⲩⲣ «muet», f. ⲕⲁⲩⲣⲓ (B.) provient de **gārro*, f. **gārra.t* «qui se tait»; dans ce cas la quantité de la voyelle accentuée a été maintenue.

§ 4. — Les noms du type *yrp*

Le mot ⲏⲣⲡ (S.) «vin» a pu être prononcé de deux façons : *ōrĕp* (provenant d'un ancien **yurĕp*) ou *ērĕp* (provenant d'un ancien **yīrep*). Dans ce cas, il n'y a aucun doute quant à la prononciation, car les arguments dont nous disposions parlent tous trois en faveur de la première lecture (**ōrĕp*) :

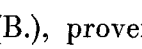
a) Ce mot figure en vieux nubien [1] comme emprunt sous la forme d'*orp* (ⲟⲣⲡ);

b) La prononciation traditionnelle du copte est *ārb, ärb* (Zeinīya), *yurp* (Baʿarāt), *orb* (Balad es-Ṣiyāġ, à l'Est de Louxor);

c) Vu les étroites relations qui existent entre l'égyptien et le sémitique, on serait tenté de rattacher la forme nominale en cause à un type sémitique. Nous avons dans cette famille de langues des formes comme *qutl, qutal, qutul,* comportant toutes un *u* bref en première syllabe, mais il ne s'y rencontre aucune formation en *i* long (**qītal* ou sim.).

La prononciation était donc bien **yörĕp*, plus tard *örĕp*. Aussi les autres formes nominales même type doivent être prononcées de la même façon : ϩⲛⲕⲉ «pauvre» (*ḥqr*), ⲙⲣⲏⲱ «rouge-orange» *lōn damm il-ġazāl* (*mrš*), ⲡⲏⲣⲁ «caille» (*prʿ*), ⲟⲩⲏⲏⲃ «prêtre» (*wʿb*), etc.

§ 5. — Explication de la forme ⲟⲟϩ «lune»

Les formes ⲟⲟϩ (S.), ⲓⲟϩ (B.), provenant de  *yʿḥ* «lune» peuvent être reconstituées ainsi : **yaʿḥew* ou **yaʿḥo*. D'après une loi phonétique bien connue, on s'attendrait à ce qu'elles fussent devenues en copte ⲁⲁϩ (S.),

[1] Vycichl, vieux-nubien *orpé*, égyptien *ērĕp* (vin) : *Étude sur la forme nominale nēfĕr*, in *KUSH* IV (1956), 41-44.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ⲓⲁϩ (B.), sous l'influence de la consonne ⲓ, qui tend à communiquer son timbre à la voyelle brève précédente.

Pour expliquer les formes ⲟⲟϩ (S.), ⲓⲟϩ (B.), je suppose d'abord une assimilation (**yaḥḥo*) et, ensuite, le développement d'un *aleph* compensant la gémination. Le développement *yaʿḥo*, *yaḥḥo*, *yaɔḥo* serait parallèle à celui de *yatro*, *yarro* [1], *yaɔro* «fleuve», en copte ⲉⲓⲟⲟⲣ (S.), dont l'*aleph* est effectivement attesté par l'hébreu יְאֹר (*yōr*, issu d'une forme **yār*, **yaɔr* comme *rōš* «tête» provenant de **rāš*, **raɔš*). Cette façon d'interpréter le développement phonétique explique d'abord les formes telles que ⲟⲟϩ (S.), ⲓⲟϩ (B.), où l'influence de ⲓ ne joue plus et permet de grouper toute une série de cas pour l'élucidation desquels on serait obligé autrement d'imaginer plusieurs lois phonétiques.

Il s'agit des cas suivants :

a) Le groupe *ʿḥ* : *yaʿḥo* «lune» : *yaḥḥo*, *yaɔḥo* [2], en copte ⲟⲟϩ (S.);

b) Le groupe *ḥʿ* : *waḥʿa.t* «scorpion» : *waḥḥa*, *waɔḥa*, en copte ⲟⲩⲟⲟϩⲉ (S.);

c) Le groupe *tr* : *metra.t* «midi» : *merra*, *meɔra*, en copte ⲙⲉⲉⲣⲉ (S.);

d) Le groupe *ḫy* : *mĕzuḫyu* «crocodiles» : *mesuḥḥu*, *mesuɔḥu*, en copte ⲙ̄ⲥⲟⲟϩ (S.);

e) Le groupe *sǧ* : *mesǧer* «oreille» : *meǧǧĕy*, *meɔǧĕy*, en copte ⲙⲁⲁⲭⲉ (S.);

f) Le groupe *pr* : *ḫupru* «formes» : **ḫurru*, **ḫuɔru*, cunéiforme *Nip-ḫuru-Rīa* [3], etc.

§ 6. — Un nomen agentis égyptien [4]

L'égyptien possédait un nom d'agent à l'instar du sémitique (arabe : *naggār* «charpentier», *ṭabbāḫ* «cuisinier», *ḫayyāṭ* «tailleur») ou du berbère

[1] Une forme néo-égyptienne *yrw* est bien attestée et je ne vois pas quels sont les arguments qui parlent contre une lecture **yarro*.

[2] Les terminaisons *-o*, *-ĕ.t*, *-ĕy* sont censées reproduire la prononciation approximative de *-w*, *-t*, *-y*.

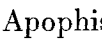
[3] H. Ranke, *Keilschriftliches Material zur ägyptischen Vokalisation*, Abh. der Kgl. Preuss. Akademie der Wiss. 1910, Phil.-hist. Klasse, 96 p.

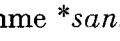
[4] Vycichl, *Ein nomen actoris im Ägyptischen. Der Ursprung der sogenannten empha-*

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

(touareg : *alĕmmaẓ* «glouton», «qui avale», nefousi : *aġĕmmay* «teinturier»). L'*a* initial des formes berbères est l'ancien article (Vycichl, *L'article défini du berbère*, in *Mémorial Basset*, 1956, 140-146).

En copte, ces formes sont fort rares. Nous y avons ϩⲁⲕⲟ (S.) «sorcier», comp.  *ḥkꜣ* «magie, sorcellerie», ϩⲓⲕ (S.), issu d'un ancien **ḥakkāꜣ*, puis **ḥakkáꜣ*. Le bohairique a une vocalisation légèrement différente : ⲁⲭⲱ, provenant de**ḥakkāꜣo* (**ḥkꜣw*).

Apophis,  *ʿpp*[*w*], le dragon ailé des textes magiques, survit dans la Bible comme ⲁⲫⲱⲫ «géant» (*ʿappāpo*, de *ʿ-p-y* «voler, *to fly*»).

ⲥⲁⲛⲟⲩⲟ, l'injure bien connue du roman de Cambyse, s'explique aisément comme **sannādo* (type bohairique) «poltron, qui a peur», de  *snd.* ⲥⲛⲁⲧ (ancien *snǧ*) «avoir peur, craindre»; comp. arabe *ḫawwāf*.

A côté de la forme *qattāl*, l'égyptien en connaissait une autre du type *qittīl* ou sim. : ⲥⲉⲣⲏⲥ (S.) «trappeur», pl. ⲥⲉⲣⲁⲥⲉ.

§ 7. — Une terminaison nominale

Il y a des indices qui parlent en faveur de l'existence d'une ancienne terminaison nominale *-u* (français *ou*). Évidemment elle n'apparaît pas dans l'écriture hiéroglyphique qui ne reproduit que les consonnes, mais certaines formes coptes y font penser.

a) A côté de la forme ⲣⲁⲧϥ «son pied», pour l'ancien  *rd-f*, on a, en dialecte akhmimique, une forme ⲣⲉⲉⲧϥ dont la voyelle «brisée» suggère la disparition d'une troisième consonne radicale. Cette consonne, désignée provisoirement par *X*, est d'ailleurs exigée pour expliquer la forme sahidique (**radXef*, provenant d'une forme plus ancienne **ridXĕf*). Je pense que cette consonne était *y* (**ridyĕf*), ce qui concorde avec l'étymologie proposée par W. F. Albright (*AJSL* 34, 90, 235) : arabe *r-d-y* «fouler le sol» (dit du cheval), «sautiller» (corbeau), «partir» (d'un homme), pl. *marādiy* «pieds» (chameau, éléphant), etc. Or, **ridyĕf* laisse supposer l'existence d'une voyelle entre le nom *ridy* et la terminaison *-f*.

tischen Konjugation, in *Museon* LXV (1952), 1-4. Aussi *OLZ* XLVIII (1953), 293-294 et *MIO* V (1957), 14-15 (*Pi ʿelformen im Ägyptischen und im Koptischen*).

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Si la qualité de cette désinence vocalique reste encore obscure, elle peut être déterminée pour les adjectifs nisbés où l'oscillation entre les graphies en *-y* et en *-w* laisse penser à une suite vocalique *i-u* (français *i-ou*) interprétée par les scribes soit comme *iyu* (français *iyou*) ou comme *iwu* (français *iwou*).

b) La graphie néo-égyptienne cache deux formes différentes à savoir : α) *ḥ*ɜ*.t-y-w* «cœurs» ϩϵⲧϵ (A.), ϩϵϯ (F.), provenant d'une structure *ḥ*ɜ*etyu* et β) *ḥ*ɜ*.t-y-w* «leur cœur» ϩⲧⲏⲩ (A), ϩⲧⲏⲟⲩ (F.) correspondant à *ḥ*ɜ*.tẗwu*. D'après Sethe, les deux formes devraient être vocalisées en copte de la même façon. Le déplacement de l'accent tonique dans ϩϵⲧϵ : ϩⲧⲏⲩ s'explique par la terminaison nominale :

— ϩϵⲧϵ (A.) comprend (1) le mot *ḥ*ɜ*.t*, (2) *-īy* comme terminaison des adjectifs nisbés, (3) *-ū* comme signe du pluriel;

— ϩⲧⲛⲩ (A.) comprend (1) et (2) comme indiqués ci-dessus, (3) la terminaison nominale probablement *ŭ* et (4) *-ū* comme signe du pluriel.

Dans le cas de ϩϵⲧϵ, la fin du mot était **-īt-īy-ū*, réduit ensuite à **-ítyu* tandis que dans le cas de ϩⲧⲏⲩ, l'accent devait se déplacer : **-it-íy-ŭ-ū*, ce qui donnait **-tíwu* (issu de **-it-ĭy-u̯-u*).

c) Cette désinence *-u* serait donc un suffixe nominal et non casuel comme l'est *-u* en arabe (nominatif : *malik-u-n*, locatif : *min qabl-u*). C'est très probablement ce même *-u* qui figure à la fin de certains noms masculins sous la forme de *-w* : *ytrw* «fleuve» mis pour **yatra-u* (*yatra-w*) et qu'on doit supposer pour les adjectifs du type *nfr* «bon», *wbḫ* «blanc»; ceux-ci rappellent par leur forme (ⲛⲟⲩϥϵ, ⲟⲩⲱⲃⲱ) les participes arabes (*ʿāqil* «intelligent», *sāḫin* «chaud», *kāmil* «complet»). La voyelle ⲱ de ces formes (ⲟⲩⲱⲃⲱ, ⲃⲱⲱⲛ, *ⲧⲱϣϵ «rouge» dans Ἑρτωσι «Horus le Rouge, Mars») doit remonter à *a* bref, ce qui suggère un développement *wābiḫ-u*, *wábḫu*. et ensuite, après la chute de la voyelle finale, *wáběḫ*, *wăběḫ*.

§ 8. — La formation du féminin

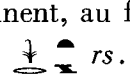
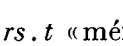
La désinence du féminin s'écrit en égyptien 𓐍. *t;* il est probable qu'elle était prononcée *-a.t*, comme c'est le cas dans les langues sémitiques où nous

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

avons des formes telles que *šarr-a.t-um* «reine» (accadien) ou *malik-a.t* (arabe).

Le copte nous prouve que cette voyelle était effectivement *a* : *a*) *sn.t-y* «deux» f. ⲥⲛⲏⲧⲉ (S.), ⲥⲛⲟⲩϯ (B.), montre deux vocalisations qui se retrouvent en arabe (*ṯinṯēn, iṯnatēn*). La forme du bohairique remonte à **sin*[*y*]*a.t-āy* (arabe *ṯny* «deux») et *b*) Le mot copte désignant l'utérus est ⲙⲉⲥⲓⲱϯ (B.), probablement **misy-á.t-ī.t*, dérivé d'une forme **misy-a.t*.

Un troisième cas présente des difficultés. Il s'agit du duel *sp.t-y* «lèvres», ou plutôt d'une forme masculine *spt-ẇy* : ⲥⲡⲟⲧⲟⲩ (S.), ⲥϕⲟⲧⲟⲩ (B.), où *t* a été considéré comme faisant partie de la racine (*sĕpátwāy*).

Après *i*, la voyelle *a* tombe. C'est ainsi que les adjectifs nisbés se terminent, au féminin, non en *-y.t* (**-iy-a.t*), mais en *-.t* (*-ī.t*). Tel est le cas de  *rs.t* «méridionale» (**rīsī.t*) et de  *ymn.t-.t* «au-delà, enfer», littéralement «(le pays) occidental», copte ⲁⲙⲉⲛϯ (**eymĕntīt*).

Il semble que l'égyptien possède, en dehors de cette formation extérieure, aussi un féminin à alternance vocalique :

ⲛⲟⲩⲧⲉ «dieu»,	ⲛⲏⲧⲱⲣⲉ «déesse»[1],	ⲛⲏⲧⲁⲓⲣ «dieux»;
ⲃⲱⲕ «serviteur»,	ⲃⲱⲕⲉ «servantes»[1],	ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ «serviteurs».

Les formes du féminin singulier et du pluriel masculin montrent une alternance vocalique dans la deuxième syllabe (ⲱ : ⲏ). Nous ignorons la voyelle correspondante du masculin singulier, qui a été réduite à *ĕ* ou à zéro en position non accentuée. Il ne semble pas qu'on doive envisager une troisième vocalisation (par ex. *natur*) car nous ne possédons aucun indice qui nous y autorise. Le problème qui se pose est donc le suivant :

a) Y avait-il une opposition entre les formes du singulier et celles du pluriel (*natar* [2], f. *natārat*, pl. *natīru*), ou

[1] Vycichl, *Trois notes de linguistique amharique*, in *Annales d'Éthiopie* II (1956).

[2] Afin de ne pas compliquer la démonstration, la transcription ne tient pas compte ici de tous les changements phonétiques intervenus au cours de l'histoire. Pour le développement *k:ć:č* et *k:ć:t*, voir J. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien*, Louvain 1945, p. 22-24. — De même les terminaisons nominales *-ĕw* ou *-o*, etc., ont été volontairement simplifiées pour ne pas encombrer l'exposé.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

b) Y avait-il une opposition entre le masculin et le féminin (*natir*, pl. *natīr-u*, f. *natārat*)?

Il est exact que la forme *qatīl* sert en arabe de pluriel brisé (*ʿabīd* «esclaves, nègres», *baqīr* «bœufs», *ḥamīr* «ânes»), mais il semble hasardeux de supposer l'existence d'un *pluriel mixte* pour l'égyptien où l'on ne trouve même pas de trace d'un pluriel brisé. Par contre, l'opposition vocalique des formes masculines et féminines (*natīr : natārat, baʾīk : baʾākat*) a un pendant en sémitique (gueʾez *: ḥaddīs* «nouveau», f. *ḥaddās*, *nakīr* «merveilleux, inconnu» [1], f. *nakār*, aussi *yamān* «main droite» correspond, comme féminin, à l'arabe *yamīn*). La seule différence qui existe entre les formes de l'égyptien et du gueʾez est l'adjonction de la désinence *-a.t* en égyptien, visiblement due à la tendance généralisatrice de cette langue.

Nota 1. — ⲃⲱⲕⲉ s'explique par **baʾākat, *ba-ākat, *bākat*, ⲉⲃⲓⲁⲓⲕ par **baʾīkū, *bayīkū, *bĕyīku *byēk(u), ĕbyaik*. Le mot désignant «dieu» devait se prononcer primitivement *náčīr*, f. *načārat*, pl. *načīrū*. Une forme aberrante se trouve dans le nom du roi *Binothris* (IIe dynastie). Je ne saurais pas dire si ⲉⲛⲉⲉⲧⲉ (S.) «monastère» remonte à *ḥw.t ntr* «maison de dieu», car, dans ce cas, on s'attendrait à une forme telle que **hat-nūte*.

Nota 2. — Les féminins à alternance vocalique se sont conservés dans certaines langues sémitiques d'Abyssinie. Leslau cite pour le tigré : *räqiq* «délicate», f. *räqqaq*, *qäṭin* «thin», f. *qäṭṭan*, *ṣällim* «dark», f. *ṣällam*, *ḥamälmil* «brown», f. *ḥamälmal*, aussi *räyam*, f. «long», f. *qäyah* «red» et *ʾĕlli* «this» m. et *ʾĕlla* f., *ʿayi* m. «which?» et *ʾaya* f. (*Grammatical Sketches in Tigré*, in *JAOS*, 1945, p. 182).

Les pluriels dits «brisés» du copte s'expliquent par le déplacement de l'accent : ⲥⲟⲛ «frère», pl. ⲥⲛⲏⲩ, ϫⲟⲅⲓ «bateau», pl. ⲉϫⲏⲩ remontent à une base **sani, *ǧaʾi*. L'emprunt néo-égyptien ⲥⲓⲟⲙ «mer», pl. ⲁⲙⲁⲓⲟⲩ, s'est rattaché à ce même type de formation.

[1] ⳈⲎⲤ, f. ⳈⲎⲤ et ⳈⲎⲤⲦ signifie : 1. peregrinus; 2. alienus; 3. alius, mutatus; 4. inauditus, mirus (Dillmann, *Chrestomathia Aethiopica*, 1941, p. 226). — Ces formes peuvent être lues avec *k* simple ou avec *kk* et j'ignore laquelle de ces deux transcriptions est la bonne. L'essentiel est en tout cas l'alternance vocalique : *nak(k)īr*, f. *nak(k)ār* et *nak(k)īrt*.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

§ 9. — La formation du pluriel des noms masculins

Les noms masculins prenaient au pluriel une désinence *-ū* (français *ou*) et non, comme l'indiquent les grammaires, une terminaison consonnantique *-w* (vocalisée *-ĕw*) [1]. Cette interprétation s'accorde parfaitement avec les faits connus :

a) Les graphies : cette terminaison n'est jamais écrite phonétiquement dans les textes les plus anciens, parce qu'elle était purement vocalique. Mais déjà, à la fin de l'Ancien Empire, on écrit quelquefois *-w*. Au Moyen Empire (Papyrus Westcar), les graphies avec *-w* sont la règle. Les partisans de l'existence de la terminaison *-w* (consonne) se voient placés devant une énigme : dans les textes les plus anciens écrits à une époque où *-w* était, à leur avis, prononcé, ce *-w* fait entièrement défaut. Vers la fin de l'Ancien Empire, quand il devait commencer à tomber dans la prononciation, ce *-w* commence seulement à apparaître dans l'écriture. Au Moyen Empire, quand *-w* n'était plus prononcé du tout, il s'écrit tout couramment.

Cette discordance disparaît si l'on présume que la terminaison était *-ū*. Il est évident que cette voyelle n'était pas écrite. Plus tard, vers la fin de l'Ancien Empire, quand les voyelles finales des mots tombaient (on peut concevoir que  *sw*, arabe *huwa*, accadien *šu*, donc probablement **suwa*, n'était plus alors que *suw* ou *su*), *-w* pouvait servir à la fin des mots de *mater lectionis*. En moyen égyptien la terminaison *-u* (cette fois : *u* bref) était couramment écrite par un *-w*;

b) L'expression  « toi-même » : cette forme signifie littéralement « tes membres », comme *e-biye-k* en bedja [2]. Si l'on suppose une terminaison *-w*, on n'arrive pas à la forme copte (ϩⲱⲱ.ⲕ), car **ḥ^{ʿ}ōwĕk* aurait donné ϩⲱⲕ et **ḥa^{ʿ}wĕk* ϩⲁⲁⲕ. Par contre, *ḥā^{ʿ}ū-ka* peut bien aboutir à ϩⲱⲱⲕ (comme *s-^{ʿ}ḥ^{ʿ}-f* « le mettre debout » s'explique par **sa^{ʿ}ḥā^{ʿ}ĕf*);

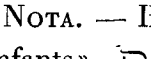
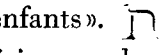
[1] Vycichl, *Gab es eine Pluralendung* w- *im Ägyptischen ?* in *ZDMG* CV (1955), 261-270.

[2] Vycichl, *Die ägyptischen Ausdrücke für « selbst »*, in *Museon* XLVI (1953), 41-44.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

c) Enfin, il y a encore un argument comparatif : en haoussa, il y a une désinence *-ū : šekar-u* «années», *kunam-u* «scorpions». En arabe, il y a également *-ū* qui s'ajoute au nom (*fāris-ū-n* «chevaliers» de **fāris-ū-u-n*, *u* étant une désinence casuelle) et au verbe (*uqtul-ū, yaqtul-ū, qatal-ū*);

d) Le témoignage des formes coptes : la terminaison du pluriel était tombé en copte (ϭOOM «vignes», ⲁⲛⲁⲩⲱ «serments», ⲁⲃⲏⲧ «mois», etc.). Si ⲣⲟ, «bouche» et «porte», forme un pluriel ⲣⲱⲟⲩ, il évident que cet ⲟⲩ ne peut pas être la terminaison du pluriel, car il n'y a aucune raison pour qu'elle se soit maintenue dans ce cas. Je pense que cet ⲟⲩ est un *son de transition* qui facilitait, après l'amuissement de *ꜣ* [1] (dans **rāꜣū*), le passage d'une voyelle à l'autre (*rāwū*, puis *rāwu*, et enfin *rāw*, ⲣⲱⲟⲩ).

Nota. — Il semble indiqué de garder la transcription *-w* :  *hrd-w* «enfants».  *ǧbʿ-w* «doigts». Dans le cas de *sn-w-y* «deux», la désinence du pluriel à été réduite à *-ww-* (**siniwwāy*). Il est vraisemblable que *-ū* n'est pas tombé d'un seul coup. On devra certainement envisager une première réduction vers la fin de l'Ancien Empire (*-ŭ*) et la chute totale plus tard, peut-être au cours du Nouvel Empire.

§ 10. — Le pluriel féminin

Le copte a conservé quelques pluriels féminins tels que ⲡⲏⲩⲉ (S.) «cieux» (**pīwĕt*), ⲉⲓⲁϩⲟⲩⲉ «champs» (**yaḥwĕt*), etc. La terminaison *-wĕt* semble être différente de celle du sémitique (arabe *-āt*).

L'amharique possède une désinence *-ōč* [2], par ex. : *bēt* «maison», pl. *bētōč* (de **baytawti*, acc. pl.). Cette forme montre que la terminaison *-āt* du sémitique contenait un *w* (comme amharique *mōta* «il est mort» pour *maw*[*i*]*ta*, à côté de l'arabe *māta*).

Les formes de l'égyptien (*-w.t*) et du sémitique (**-awat* ou sim.) semblent reposer sur un type commun.

[1] J. Vergote, *Phonétique historique de l'égyptien*, p. 84-85.

[2] Vycichl, *Zur Herkunft der amharischen Plurale «byētwoč», «gyētwoč»*, etc., in *Aegyptus* XXXII (1952), 491-494.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

§ 11. — La formation du duel

Le duel de l'égyptien est caractérisé par une désinence *-y;* les noms masculins prennent la terminaison *-wy* et les noms féminins se terminent par *-ty*. Les éléments *-w-* et *-t-* de ces terminaisons semblent correspondre aux désinences d'une série de noms masculins tels que *ḥfꜣ-w* « serpent », *mny-w* « berger », *šmˁ-w* « musicien », *whm-w* « héraut », *wḫˁ-w* « pêcheur », et au suffixe bien connu des noms féminins.

Cette interprétation, aujourd'hui généralement admise, appelle néanmoins quelques observations. Tout d'abord, la désinence *-w* n'était pas commune à tous les noms masculins, dont la grande majorité ne connaît pas de distinction générique (*ḥr* « face », *rꜣ* « bouche », *ls* « langue », *ynb* « mur », *whr* « chien »). Ce n'était qu'un groupe de noms, pour la plupart des *nomina agentis*, qui portaient ce *-w*. La présence de cet élément devant la désinence du duel s'expliquerait donc par une généralisation de ce suffixe. Cette interprétation n'indique pas pourquoi *-w-* paraît uniquement devant la désinence du duel, et jamais devant d'autres suffixes, par ex. devant le suffixe *-y* des adjectifs nisbés, devant les suffixes pronominaux, etc.

Toutefois, il y a encore un autre raisonnement qui ne se borne pas à démontrer le manque de fondement de l'explication traditionnelle mais nous éclaire sur l'origine de cet élément.

Il suffit de comparer les trois différents types du pluriel que connaît l'égyptien (suffixe *-n*, suffixe *-w*, préfixe *y-*) avec les formes correspondantes du singulier et du pluriel pour saisir le mécanisme du système :

TYPE DU PLURIEL	SIGNIFICATION	SINGULIER	DUEL	PLURIEL
Suffixe *-n*.	« il »	*-f*	*sn-y*	*sn*
Suffixe *-w*.	« dieu »	*nčr*	*nčr-w-y*	*nčr-w*
Préfixe *-y*	« celui-ci »	*pn*	*y-pn-y*	*y-pn*

On voit, comme le tableau le montre, que les formes du duel sont dérivées, dans tous les trois cas, non des singuliers correspondants — ce qui aurait donné **-f-y*, **nčr-y*, **pn-y* — mais des pluriels. Cette constatation peut surprendre, mais nous connaissons des analogies dans les langues sémitiques. En

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

arabe, on dit bien *antum-ā* «vous deux» et *hum-ā* «eux deux», dérivés des pluriels *antum* «vous» et *hum* «eux» (et non des singuliers *anta* et *huwa*). Le sud-arabique a les formes *sm-y* «eux deux» (minéen) et *hm-y* (sabéen). En français, on dit «deux rois», expression comportant le signe du pluriel (*-s*) et le nombre «deux».

La formation du féminin est différente : *sn.t* «sœur», mais *sn.t-y* «deux sœurs». Ceci tient probablement à l'ancienne fonction du *t* comme signe du *nomen unitatis :* le groupe *-t-y* signifiait primitivement «deux unités».

La terminaison du duel était probablement *-āyi*. En sémitique, j'ai pu isoler un élément *-āyi* ou *-āy* [1] et le haoussa a conservé, au moins dans le dialecte de Damageram, un duel en *-áy*.

Le nom de nombre *sn-w-y* «deux» (m.), en copte ⲥⲛⲁⲩ (S.) a été interprété par W. Till comme **sníwwěy*, dans ses cours à l'Université de Vienne. En partant du sémitique, qui connaît une racine *ṯ-n-y* «deux», nous arrivons à une forme **siny-ū-āy* constituée par *siny-* (accadien *šin-āni*, arabe *ṯin-āni* à côté de *iṯn-āni*, berbère *sin*), l'élément du pluriel (*-ū-*) et la terminaison du duel (*-āy*).

Il faut supposer qu'un changement de fonction s'est opéré dans cette forme sans qu'il soit nécessaire d'intervertir l'ordre des différents éléments. **Sinyūāy* avec ses deux voyelles voisines ne correspondait pas aux habitudes articulatoires des anciens Égyptiens qui en faisaient **siníwwāy*, en substituant le groupe *yū* ou *yuw* par *iww*,

§ 12. — Les adjectifs nisbés

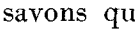
L'arabe possède des adjectifs formés par une désinence *-ī* (arabe classique *-iyy*) exprimant une relation, par ex. *ʿarab-ī* «arabe», *miṣr-ī* «égyptien», *ḥabaš-ī* «abyssin». Ces formes existent aussi en berbère où ils sont plus diffi-

[1] Vycichl, *Die Deklination im Arabischen*, in *Rivista degli Studi Orientale* (Roma), XXVIII (1953), 71-78. En ce qui concerne le duel, il est vrai que *āyi* passe en arabe à *ā-i* (*ʾibqāyi : ʾibqā-i*). Mais il y avait aussi d'autres cas : *humā* «ils» (duel) provient d'un **humāy* (sabéen *hmy*) et *ṭayr* «oiseau», *ḥayṭ* «mur» proviennent de **ṭāyir* «volant», **ḥāyit* «entourant».

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

ciles à déceler et se trouvent très fréquemment en égyptien : *nčr* «dieu» forme *nčr-y* «divin» [1], *nbw* «or» forme *nby-y* «orfèvre».

La voyelle des formes égyptiennes était *ī*, comme en arabe *ḥ. t-y-f* «son cœur» donne en copte ϩⲟⲏϥ (B.), prononcé *-htīf*. Les anciennes formes en *-y-y* s'expliquent comme suit. Il s'agit de formes telles que *nabaw* «or», où l'on partait de *naba* (sans suffixe) : *naba-y-īy;* il y a donc le premier *y* comme son de liaison (*gleitlaut*) et le deuxième *y* comme élément caractéristique de l'adjectif nisbé. Très probablement, ces formes portaient encore une terminaison nominale (**naba-y-īy-u*). Les formes en *-w* se terminaient probablement en *-iwu* (issu de *i* plus *u*).

Toutes les grammaires [2] considèrent la particule du génitif indirect () comme dérivé de la préposition  (à, *datif*). Je ne pense pas que cette explication soit juste. Nous savons que la préposition était prononcé **nī* avec *ī* long (copte ⲛⲏⲧⲛ, de **nī-ćunū* «à vous») tandis que la particule avait un *i* bref, comme il ressort de  «métal du ciel, fer», en copte ⲃⲉⲛⲓⲏⲉ. On voit que les voyelles ne sont pas les mêmes (ⲏ : ⲓ). De plus, il n'y a aucune langue chamito-sémitique qui forme son génitif à l'aide d'un adjectif nisbé d'une préposition. La particule , f.  est certainement d'origine démonstrative comme *d* en araméen (ou en arabe marocain) ou *n* en berbère.

§ 13. — La fonction primitive des désinences nominales

En égyptien, comme dans les langues sémitiques et en berbère, le génitif (la *differentia specifica*) se place après le *nomen regens : nb p. t* «seigneur du ciel», *nb. t pr* «maîtresse de maison». C'est la position que nous connaissons en arabe (*rasūl Allah* «le prophète de Dieu») et dans d'autres langues (malais : *ayer laut* «eau de mer»). Aussi les pronoms suffixes peuvent être

[1] Vycichl, *Bau und Ursprung der ägyptischen Nisbe*, in *WZKM* 1936.

[2] Gardiner, *Egyptian Grammar* § 86 : *genetival adjective* *ny* « *belonging to* », *a derivative in -y* (§ 79) *from the preposition.* De Buck, *Grammaire égyptienne* (1952), § 41 : *adjectif nj, nj.t, note 1 : nisbé* (*dérivation adjective voir* § 48) *de la préposition* (§ 191) *signifiait donc proprement* « *qui est dirigé vers* », « *qui est en rapport avec* ». G. Lefebvre, *Grammaire de l'égyptien classique* (1955), § 182 : *l'adjectif ny qui dérive de la préposition n* « *à* », « *de* » *et signifie* « *appartenant à* ».

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

considérés comme noms, car *nb-f* «son seigneur» est le «seigneur de lui». Au point de vue grammatical, il n'y a aucune distinction entre *nb p.t* et *nb-f* : c'est nous, les Européens, qui avons mis le tiret.

Tout autre est le cas des désinences nominales telles que nous les retrouvons dans *nčr-y* «divin», *nčr.t* «déesse», *nčr-ū* «dieux», *nčr-w-y* «deux dieux», etc. Pour déceler la signification primitive de ces formations, nous attribuons à chaque élément un sens concret. Il est alors évident que ces formes n'ont jamais pu signifier «*dieu de celui*», «*dieu de femme*», «*dieu de multitude*», «*dieu du paire*», etc., mais tout au contraire «*celui de dieu*», «*femme de dieu*», «*multitude de dieu*», «*paire de dieux*», etc. Il se peut que la signification réelle de ces éléments n'ait pas été, dans tous les cas, exactement celle que nous venons de leur assigner et peu importe. L'essentiel est le fait que nous nous trouvons ici en présence d'une construction où le génitif, la *differentia specifica* est placé *devant* le *nomen regens*, comme c'est le cas dans les langues indo-européennes, dans les langues du Caucase et en basque.

Ce sont les vestiges d'une couche pré-chamito-sémitique.

§ 14. — Les pronoms suffixes

Les pronoms suffixes de l'égyptien [1] montrent de nombreuses analogies avec les formes correspondantes d'autres langues chamito-sémitiques. Le tableau suivant comprend les formes du haoussa (British Nigeria), du berbère (chleuh du Sud-Est marocain), de l'égyptien, du bedja (entre la vallée du Nil et la Mer Rouge), de l'arabe classique et de l'accadien :

	HAOUSSA	BERBÈRE	ÉGYPTIEN	BEDJA	ARABE	ACCADIEN
Sg. 1re . . .	[*ni*]	*i*	**ī*	*ı*	*ī*	*ī*
2e m .	*ka*	*k*	**ka*	*k(a)*	*ka*	*kā*
2e f . .	*ki*	[*m*]	**či*	*k(i)*	*ki*	*kī*
3e m .	*sa*	*s*	[**f*˘]	*s*	*hu*	*šū*
3e f . .	[*ta*]	*s*	**sa*	*s*	*hā*	*šā*
Pl. 1re . . .	[*mu*]	*nĕ*[*ġ*]	**na*	*n(a)*	*nā*	*nī*
2e	*ku*	*kwĕn*	**čunū*	*kna*	*kum*	*kunū*
3e	*su*	*sĕn*	**sunū*	*sna*	*hum*	*šunū*

[1] Vycichl, *Die ägyptischen Pronominal-Endungen*, dans *Museon* LXVI (1953), 381-389.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

OBSERVATIONS. — La forme *ni* du haoussa est objective. En berbère, la désinence *-i* de la 1re personne singulier ne survit que dans quelques formes prépositionales (*ǵĕr-i* «chez moi»); *m* est mis pour *kĕm* «toi, te», f., comp. en égyptien *km, čm; kwĕn* et *sĕn* remontent à **kun, *sun;* les formes féminines sont *kwĕnt, sĕnt :* ce sont des formes objectives. En égyptien, la voyelle de ⌒ *f*ˇ reste obscure; les 2e et 3e personnes du pluriel avaient, à une certaine date, des formes spéciales pour le masculin et le féminin, comme le berbère et le sémitique, arabe : *kum : kunna* et *hum : hunna,* accadien : *kunū : kinā* et *šunū : šinā.* — Les formes de la 2e personne de l'égyptien sont instructives. Elles montrent la palatalisation (*ći, ćunu* pour *ki, kunu*) et le maintien de la consonne *k* devant *a,* comme c'est aussi le cas dans *kɜm* «vigne» : arabe *karm.* Toutefois, la palatalisation n'avait pas lieu dans la terminaison de la 1re personne du singulier, au pseudoparticipe (*-ko* ou *-ku*) correspondant à *-ku* (accadien, éthiopien) ou *-ko* (certains dialectes du Yaman : *daḫal-ko* «je suis entré»).

§ 15. — L'ORIGINE DE LA CONJUGAISON *sǧm-f*

Cette conjugaison est une innovation de l'égyptien et c'est la raison pour laquelle il est difficile de retrouver ses origines. Trois explications ont été avancées jusqu'à présent :

a) Comme participe actif : *sǧm-f* signifie «écoutant est-il» ou «il écoute»;

b) Comme participe passif : *sǧm-f* signifie «son écouté est» ou «il écoute»;

c) Comme nom verbal : *sǧm-f* signifie «son écouter est, soit» ou «il écoute».

On dit aussi en arabe : *ḍarb-o šadīd* «il frappe fort», littéralement «sa frappe est forte». Il semble difficile d'adopter les solutions *a* et *b* car, dans ces cas, on devrait s'attendre à des formes telles que **sǧm . t-s* «elle écoute», littéralement «écoutante est elle» ou *sǧm-w-f* «il écoute (ses paroles)», littéralement «ses écoutés sont (ses paroles)». On sait à quel point les Égyptiens de l'ancienne époque observaient l'accord des participes (*yḫ . t nb . t nfr . t ʿnḫ . t nčr ym*).

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

§ 16. — Les verbes bilitères

L'égyptien connaît une multitude de verbes à deux consonnes : *ḫr* «tomber», *tm* «être complet», *yp* «compter». Cette classe fait défaut dans les langues sémitiques. Toutefois, certains de ces verbes se rattachent à des verbes sémitiques, par ex. *ḫr* ne doit pas être séparé de l'arabe *ḫarr* «tomber, se prosterner» et *tm* est *tamm* «terminer, être terminé». Peut-être disait-on aussi **yapp* «compter».

Le verbe  *ʾq* «périr» a conservé en copte un causatif ⲧⲁⲕⲟ-ϥ dont l'ⲁ est expliqué comme résidu du *ʾ*. Or, cette consonne tombe en syllabe non accentuée (*kʾm-y* «jardinier», *ḫʾt-y-f* «son cœur» : ⲕⲙⲉ, ϩⲧⲏϥ et non **cámé*, **ḫatēf*) et il vaut mieux, à mon avis, interpréter cette forme comme étant issue de **ʾaqq-á-f*. On aurait donc **ʾaqq*, comme **ḫarr*, **tamm*.

Ces verbes forment une classe distincte de celle du type *wnn* «être», *wrr* «être grand», *kmm* «être noir».

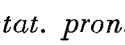
§ 17. — Les verbes fréquentatifs

Les langues sémitiques d'Éthiopie possèdent un thème fréquentatif du verbe désignant une action répétée. En amharique, *laqqama* signifie : «il a ramassé» et *laqāqqama* «il a ramassé (un peu) par-ci et par-là» (impératifs : *lĕqam*, *laqāqĕm*). Cette formation est attesté en sud-arabique *w-ʿlly w-ẓwwr*, c'est-à-dire *wa ʿalālaya wa ẓawāwara* (M. Höfner, *Altsüdarabische Grammatik*, § 72).

La même formation existe en berbère : touareg *ĕfrĕḍ* «brouter» et *fĕrurĕḍ* «brouter en prenant une bouchée ici, une bouchée là», kabyle *bruṛĕq* «briller» (par éclats rapides), *ḥnunĕf* «se traîner par terre», *qḍuḍĕḥ* «être coupé en petits morceaux».

Il semble que l'égyptien ait également connu cette formation, car les noms tels que *ynnk*, nom d'une plante, *šššk*, nom d'un dieu, *nssq*, nom d'une maladie, *zššn* «lotus» (en copte ϣⲱϣϣⲛ̄ de **zĕšāšĕn*) ont certainement rapport avec des thèmes verbaux du type **yanānek*, etc. Quelques-uns de ces thèmes survivent effectivement en copte comme ϫⲣⲁⲣⲉ (A_2) «disperser», ϣⲥⲁⲥⲉ (A_2) «battre» et *ⲡⲗⲗⲉ (A_2) (signification inconnue),

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

stat. pron. ⲡⲁⲗⲗⲱⲱ [1], contre ϫⲱⲱⲣⲉ (S.), ⲫⲱⲱⲥⲉ (S.). Aussi le qualitatif ⲥⲙⲁⲗⲗⲁⲧ (S.) « bénit » ne se rattache pas directement à ⲥⲙⲟⲩ (S.) « bénir » ( *s-mꜣ*ʿ), mais à une forme fréquentative de la Basse Époque (**smm*ʿ ou sim.). On peut donc conclure que l'égyptien possédait également ces formes, au moins dans la langue profane.

§ 18. — L'ÉTYMOLOGIE DU VERBE  *mry* « AIMER »

C'est un fait connu que certains verbes sémitiques II *ae. inf.* (verbes concaves) figurent, en égyptien, dans la classe des verbes *ult. inf.* (arabe *lwb* « avoir soif » : *yby*, hébreu ʿ*wp* « voler » : ʿ*py* d'où *ʿ*appāpo* « Apophis », le « dragon volant »). On peut se demander si le verbe égyptien *mry* « aimer » n'appartient pas à la même catégorie.

En effet, nous trouvons en arabe, non un verbe *mwr* ou *myr* qu'on pourrait rapprocher de *mry*, mais un *rwm* « désirer » qui aurait pu donner *rmy* en égyptien. Pour arriver à *mry*, il faut supposer une métathèse *rmy : mry*.

Nous savons que des métathèses existent. De plus, il est connu que les métathèses se produisent très fréquemment entre liquides (*m : r*). Enfin, les métathèses ne constituent pas des phénomènes isolés dans une langue mais ils y apparaissent en groupes. Ainsi, on dit à Louxor tout couramment *marāliya* pour *malaria* et *bakarōliya* pour *baccalauréat*

L'étymologie sémitique proposée pour *mry* « aimer » n'est donc jusqu'à présent qu'une *possibilité*. Pour en tirer une certitude il faut que nous puissions prouver qu'en égyptien a existé une tendance (qui n'était d'ailleurs pas nécessairement absolue), selon laquelle la séquence *r-m* était remplacée par *m-r*.

§ 19. — L'ÉTYMOLOGIE DU MOT  *mr* DÉSIGNANT LA PYRAMIDE

La métathèse *rm : mr*, postulée dans le paragraphe précédent, se trouve confirmée par un deuxième cas. Celui-ci explique l'origine et la signification

[1] Ces formes se trouvent dans H. J. Polotsky, *Manichäische Handschriften der Sammlung Chester Beatty* I, in *Manichäische Homilien*, 1934.

© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

primitive du mot  *mr* «pyramide», longtemps considéré comme une expression isolée dans la langue égyptienne.

L'arabe classique connaît un mot *mair* ou *mēr* qui signifie : *a*) «surplus, surcroît, addition, supplément», par ex. ce qu'on ajoute tout en haut du dos d'une bête de somme, par-dessus la charge partagée en deux sacoches ou paquets pendants de chaque côté; *b*) «colline, tertre»; *c*) «tombeau, sépulcre»; *d*) «degré, marche (d'un escalier)» et une expression apparentée *rīm* signifiant «tombeau, sépulcre» (A. de Biberstein-Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, Paris 1860, vol. I, p. 964-965). L'hébreu connaît *rām*, *yārūm* «être haut», *rāmā* «hauteur», *r-y-m* signifie «haut» en sud-arabique.

En appliquant la métathèse à *raim*, *rēm* ou *rīm*, nous obtenons, en égyptien,  *rm* «pyramide» qui n'est qu'un «surplus», un «amas (de pierres)», une «colline (artificielle)», un «tombeau» et un «sépulcre» construit en pierre et de dimensions gigantesques. On voit que l'étymologie *rwm : mry* du paragraphe précédent peut être acceptée sans hésitation.

Nota. — Un troisième cas de la métathèse *rm : mr* est attesté dans un emprunt néo-égyptien, *mrḥ* «lance» provenant du sémitique (hébreu *romaḥ*, arabe *rumḥ*). Ce mot survit en copte ⲙⲉⲣϩⲉ (S.) (W. Spiegelberg, *Koptisches Handwörterbuch*, Heidelberg 1921, p. 64). Il est bien entendu qu'il existe de nombreux cas en égyptien où la métathèse *rm : mr* n'a pas eu lieu. La métathèse s'opérait probablement dans une région limitée, et la langue officielle n'en a conservé que certaines formes (*Le Museon* LXXI, 1958, 149-52).

§ 20. — Les trente temples du roi Fa;awndjiyous [1]

L'étude du problème que posent les trente temples construits à Memphis par le roi *Fa;awndjiyous* a été choisie pour terminer cet exposé de phonétique et de grammaire parce qu'elle illustre bien la portée générale des considérations linguistiques, même lorsqu'il s'agit surtout d'archéologie ou d'histoire.

Le roi *Fa;awndjiyous* figure dans la chronique de *Yoḥannes Madabbar*,

[1] Vycichl, *Qui était Fa;awnǧiyus ?* in *Annales d'Éthiopie* II (1956), 181-185.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

évêque copte de *Nikiou* qui était contemporain de la conquête arabe. L'œuvre de ce dernier est conservée dans une traduction éthiopienne (*geʿez*) dont la Bibliothèque nationale de Paris possède un exemplaire. Le roi *Faʿawndjiyous*, qui adore le soleil et ferme les temples des autres dieux est un personnage complexe, dans lequel se fondent des traits de plusieurs rois. Le fait d'avoir construit trente temples dans la ville de Memphis n'est rapporté, du moins à ma connaissance, par aucun autre écrivain. Tout le problème a été traité plus largement dans les *Annales d'Éthiopie* (II, 181-185) et c'est pourquoi je me contente ici de ne citer que brièvement les faits à comparer.

L'historien arabe *Maqrīzi* nous a transmis quelques renseignements sur la ville de Memphis qui ne semblent pas être sans rapport avec le récit de *Yoḥannes Madabbar*. Le roi *Baiṣar* habitait Memphis avec trente personnes; cette ville s'appelait aussi *Māfa*. Le roi *Menqāwuš* fonde Memphis pour ses trente filles. Quatre princes égyptiens, *Qobṭīm*, *Ašmoun*, *Atrīb* et *Ṣā* construisent la ville de Memphis pour y habiter, en tout trente personnes; cette ville s'appelait aussi *Nāfat* qui signifie « trente » dans leur langue (ومعناه ثلاثون بلغتهم).

On peut se demander quel était le but de tous ces faits rapportés par *Maqrīzi* dont aucun ne repose sur un fondement historique. Il s'agit seulement, tout compte fait, d'établir une relation entre la ville de Memphis et le nombre « trente » :

I	II	III	IV	V	VI
AUTEUR	ROI	NOMBRE	ÉLÉMENTS	VILLE	REMARQUE
Y. Madabbar	*Faʿawndjiyous*	trente	temples	Memphis	néant
Maqrīzi	*Baiṣar*	trente	personnes	Memphis	*Māfa*
Maqrīzi	*Menqāwuš*	trente	filles	Memphis	néant
Maqrīzi	4 princes	trente	gens	Memphis	*Nāfat* = 30

On voit que seules les *troisième* et *cinquième* colonnes du tableau concordent (« trente » et « Memphis »). Les deux remarques sur le nom de la ville — *Māfa* et *Nāfat* — nous apprennent qu'il s'agissait (dans tous les quatre cas) d'un rapprochement du nom ⲙⲏϥⲓ (prononcé **Mäfi*) et de f. *ⲙⲁⲃⲓ (B.)

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

« trente » (prononcé *mafi*). En sa'idique nous avons les formes ⲙⲁⲁⲃ, f. ⲙⲁⲁⲃⲉ. Le flottement entre ⲃ et ⲫ est bien connu. *Nāfa* — car ainsi faut-il lire نافة — montre la dissimilation labiale comme on a, en hébreu, *Nōph* à côté de *Mōph*.

Le nom de la ville de Memphis présente en copte de nombreuses variantes : ⲙⲉⲛⲃⲉ, ⲙⲉⲙⲃⲉ, ⲙⲛ̄ⲫⲉ, ⲙⲛ̄ⲃⲉ, ⲙⲩⲃⲃⲓ (S.), ⲙⲉⲫⲓ, ⲙⲏⲫⲓ, ⲙⲉⲙⲫⲓ (B.), ⲙⲛ̄ⲫⲉ (A.), toutes issues de  *Mn-nfr*, ou plutôt de *Mn-nfr-mry-Rˁ*, nom de la pyramide du roi Phiops (VI^e^ dynastie). Les formes sans ⲙ ou ⲛ comportaient au moins initialement un son nasal (*Mẽfi*, *Mãfi*) prononcé *ā* en arabe (مافه, نافة). Nous observons ce même développement dans le nom de  *Ḥnn n-sw.t*, copte ϩⲛⲏⲥ et var., prononcé probablement *Hnäs* (lecture cunéiforme *Hininši*), aujourd'hui اهناس *Ahnâs*.

Il s'agit donc, tout simplement, dans le cas des trente temples du roi *Faɔawndjiyous*, d'une étymologie populaire copte avancée pour expliquer le nom de la ville. En réalité, ces trente temples n'ont jamais existé.

BIFAO 58 (1959), p. 49-72 Werner Vycichl
Nouveaux aspects de la langue égyptienne.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net